

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE SIGNE DE LA CROIX

DEUXIÈME PARTIE — LES SECRETS DE MAITRE EUDES

#### III. — L'ENFANT PERDU

Cette scène terrible l'avait si fortement impressionné, disait-il, et cela ce concevait aisément, qu'elle était toujours présente à ses pensées.

Il avait gardé souvenir de tout, voire même de la position qu'occupaient chaque acteur et chaque meuble.

Contrairement à ce qu'affirmait Giraud, il prétendait que sa mère avait arraché le masque du meurtrier avant que celui-ci n'eût lancé l'enfant dans le gouffre, et que le cri qui s'était échappé de la bouche de la comtesse mourante n'avait pas été le nom de La Chesnaye, mais seulement une exclamation de rage et de douleur indistinctement formulée. Le jeune comte paraissait attacher la plus grande importance à éclairer ce point important, et jusqu'alors resté mystérieux.

Il voulait, prétendait-il, et sa pensée était celle d'un noble cœur, que la rentrée en possession de ses biens ne fût accompagnée d'une erreur de la justice.

Sans défendre complètement La Chesnaye, dont le nom odieux était alors bien connu, il s'efforçait de le décharger du quadruple crime dont on l'accusait, et d'ailleurs la mort qu'il reconnaissait avoir donnée de sa propre main au coupable levait toutes les objections.

La vieille femme, qui avait vu nombre de fois l'homme qui

l'avait enlevé elle et le jeune enfant confié à sa garde, lequel homme ne pouvait être autre que le meurtrier, en fit un portrait détaillé.

Deux anciens valets du comte Henri déclarèrent avoir vu de même l'assassin lors de son entrée au château, car alors il

portait son masque à la main et non sur son visage.

Ces deux valets donnaient de lui un signallement détaillé, et ce signallement se rapportait en tous points au portrait tracé par la vieille femme.

Or, portrait et signallement se trouvaient opposés le plus complètement qu'il fût possible, au portrait et au signallement de La Chesnaye, donnés par d'autres personnages qui avaient été victimes du bandit.

D'ailleurs, il fut en outre démontré de la façon la plus formelle qu'à l'époque même où avait lieu près d'Amiens, en Picardie, le triple assassinat, La Chesnaye commettait en Provence un autre crime qui prouvait sa présence en ce pays, d'une manière incontestable.

En dépit de tous ces témoignages, Giraud persista obstinément dans le sien, et ne varia pas d'une seule parole de la version qu'il m'avait

donnée à moi-même. Le parlement, après mûre délibération, déclara que les blessures reçues par Giraud, en lui faisant perdre connaissance, ne lui avaient pas permis d'apprécier les événements à leur point de vue réel, et que le jeune valet avait été le jouet d'un rêve.

Donc, La Chesnaye, sur lequel la justice n'avait jamais pu



“Je remerciai le comte et je permis à Aldah d'accepter.”

mettre la main jusqu'alors, fut déolaré innocent des crimes à lui imputés, et le jeune comte de Bernac fut remis immédiatement en possession des biens, du nom et des titres de ses nobles aïeux.

En apprenant la nouvelle de l'existence du jeune comte et tous les détails curieux qui l'enveloppaient, j'accourus, ivre de joie et de bonheur, auprès du fils de Blanche, dans ce vieux château que je n'avais pas revu depuis la nuit fatale.

Le jeune homme me regarda à merveille, bien qu'il ne parût nullement connaître ni l'homme qui se présentait à lui, ni le nom que je prononçai.

Cette circonstance ne me surprit nullement, puisque je n'avais pas vu le comte depuis la naissance de son fils et que bien probablement l'enfant n'avait jamais entendu parler de l'ami que l'on devait considérer comme oublié ou mort.

Deux choses seulement me frappèrent au premier abord. Le jeune comte avait les cheveux d'un noir d'ébène et la boucle, conservée par moi, après avoir été recueillie sur le sein de sa mère mourante, était du blond le plus pur.

Puis, je ne retrouvai sur son visage aucune ligne, dans sa personne aucune allure qui me rappelassent l'homme qui avait été si longtemps mon compagnon et mon ami, et la femme que j'avais si tendrement aimée.

Mais la réflexion atténuait ma surprise.

Ce phénomène, de voir les cheveux blonds de la tendre enfance devenir foncés et noirs après l'âge accompli de la puberté, est assez fréquent pour n'étonner personne et la ressemblance du visage ou des formes n'est pas toujours l'héritage d'un enfant.

Tous les détails du jugement, relus attentivement par moi, ne me permettaient pas de douter, et le jeune comte à tous instants me rappelait si complaisamment le passé, que je n'hésitai plus à revoir en lui l'enfant que j'avais juré de retrouver un jour.

Quel avait été l'assassin véritable, le ravisseur du jeune comte ? C'était là un mystère impénétrable et qui devait demeurer inexplicable, puisque le comte de Bernac, en se sauvant, avait tué le meurtrier de son père et de sa mère, et de son propre aveu avait précipité le cadavre dans un abîme qui ne devait jamais le laisser échapper.

Lui-même n'avait pas le moindre indice à cet égard.

Je demeurai quelque temps au château, mais bientôt je m'aperçus que ma présence était pénible au jeune comte, et je résolus de revenir à Paris.

J'étais sous une impression fâcheuse, et j'avais tout tenté pour le combattre.

Par un sentiment inexplicable, je ressentais une sorte d'antipathie pour cet enfant, qu'il me semblait au contraire que j'eusse dû aimer de toutes les forces combinées de mon âme et de mon cœur.

Je reconnaissais dans le comte une intelligence supérieure, mais je décelai sous cette intelligence un cœur sec, froid, égoïste et souvent cruel.

Je quittai le château, bien convaincu cette fois que je n'y devais jamais revenir, et je retournai à Paris chercher la distraction et l'oubli au sein du travail, laissant en possession de tous les biens de ses pères celui que Dieu avait paru protéger et affaiblir de son doigt puissant.

L'Indien s'arrêta de nouveau dans son récit.

Depuis qu'il avait repris la parole, Marc l'avait écouté avec la même attention profonde ; mais au sentiment d'anxiété qui envahit sa physionomie expressive avait succédé un abattement complet et une froideur glaciale.

— Ainsi, dit-il d'un ton bref, le fils du comte de Bernac

existe, il est remis en possession de son titre et de sa fortune ; il est riche, heureux, puissant et votre mission est accomplie.

— Pas encore ! fit l'Indien en se levant brusquement.

— Comment cela ?

— Le fils du comte de Bernac existe, je le crois, j'en suis certain, mais il n'est pas remis en l'héritage de ses pères.

— Quoi ! ce que vous venez de me dire est donc une fable ?

— Nullement !

— Eh bien, alors ?

— Un homme porte le nom des Bernac, un homme jouit des privilèges de rang et de fortune attachés à ce noble nom, un homme a été reconnu par le parlement de Paris, en présence de témoignages incontestés jusqu'ici, cela est vrai, s'écria l'Indien d'une voix vibrante ; mais ce qui est plus vrai encore, c'est que cet homme s'est joué de la justice du roi de France, c'est qu'il a abusé cette justice par de faux témoignages et par le concours de combinaisons trompeuses et mensongères, c'est qu'il vole à cette heure les privilèges dont il jouit, qu'il n'est pas enfin le fils du comte Henri et de Blanche !

Marc demeura comme foudroyé par cette révélation inattendue.

Une émotion plus grande que celle qui l'avait assailli jusqu'alors fit trembler ses membres et pâlir son visage.

— Mais ce fils... ce fils véritable... qui donc est-il enfin ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Ce fils ?... répéta l'Indien en enveloppant le jeune homme dans un flot d'effluves magnétiques dégagés de ses yeux ardents.

— Oui... ce fils !

— L'enfant du comte de Bernac et de Blanche ?

— Oui... fit Marc en reculant comme s'il ne pouvait supporter l'éclat des flammes qui jaillissaient de ces prunelles de diamant.

— Cet enfant, continua l'Indien, que je cherche depuis vingt-deux ans, dont la science m'a prouvé l'existence, dont la main de Dieu m'a fait suivre les traces, cet enfant... porte au bras gauche, au-dessus de la naissance du coude, une croix tracée avec la pointe d'un poignard.

En sans donner le temps à Marc de faire un mouvement, il se précipita vers lui, lui saisit la main gauche, releva d'un geste brusque et violent la manche large du caftan, et, découvrant le bras en entier, montra à l'endroit indiqué le **SIGNE DE LA RÉDEMPTION**, dont les deux lignes croisées se dessinaient fièrement en rouge vif sur le ton bruni de la peau.

— **CETTE CROIX**, la voici ! continua-t-il avec un accent de triomphe.

Marc poussa un cri et recula encore.

— Comte de Bernac ! dit l'inconnu en s'inclinant profondément, remerciez Dieu tous ensemble, car lui seul nous a conduits l'un vers l'autre.

#### XIV

#### LA BOUCLE DE CHEVEUX

— Moi !... moi !... s'écria Marc en sortant de la stupeur dans laquelle l'avait plongé les paroles de l'Indien.

— Vous-même, vous, le fils du comte ! répondit le grave personnage.

— Mais... les preuves ?... les preuves ?...

— Les preuves abondent ! malheureusement claires et limpides pour moi seul, et encore contestables pour les autres.

Écoutez-moi, jeune homme, écoutez-moi jusqu'au bout ! Avant de vous donner ces preuves que vous demandez, il faut que vous sachiez comment je suis parvenu à découvrir que celui qui se faisait appeler le comte de Bernac était un faussaire, s'abritant sous un nom qu'il avait ne pas être le sien. Il faut que je vous donne ces détails nécessaires afin que vous connaissiez les ennemis que vous allez avoir à combattre, leurs ruses, leur force, leur adresse et leur puissance.

Écoutez-vous près de moi, et écoutez.

L'Indien reprit sa place et invita du geste Maro à s'asseoir près de lui.

Le jeune homme, palpitant d'espérance et de crainte, obéit machinalement, comme s'il n'eût plus eu conscience de lui-même.

L'Indien lui laissa le temps de se remettre de la secousse morale qu'il venait de recevoir, puis après quelques minutes de silence :

— Je vous ai dit, reprit-il, que j'étais disciple de la science, l'un de ces hommes que la fatale ignorance de notre époque fait regarder comme en relation avec les esprits du mal et comme doué, en vertu d'un pacte avec le démon, d'une puissance surnaturelle.

Lit intimement avec tous les grands savants de l'Europe, je travaillais cependant de préférence avec deux d'entre eux, Golenius et Fludd ; à nous trois se joignit bientôt un quatrième compagnon, un vieillard, que le hasard m'avait fait rencontrer.

Ce vieillard, savant érudit, possesseur d'une intelligence merveilleuse, se nommait et se nomme encore maître Eudes.

D'un âge indéfinissable, d'un esprit singulier, ayant des habitudes mystérieuses et étranges, maître Eudes me répugnait tout d'abord ; mais peu à peu, je m'habituai à lui, et l'amour de la science fit taire promptement les sentiments du cœur.

Golenius retourna en Allemagne, Fludd en Angleterre, et nous demeurâmes, maître Eudes et moi, compagnon d'étude, plus inséparables encore par l'absence de nos deux amis.

Le but de nos travaux était cette science magique à peine indiquée par Paracelse et que nous voulions développer autant que cela dépendait de nos intelligences.

Après des travaux sans nombre et dont je ne vous dirai pas les déceptions ni les joies, je crus posséder et je possédai en effet le dernier mot de la science, la clef du somnambulisme artificiel, grâce auquel le passé et le présent n'avaient plus pour moi de secret.

Vous ne me comprenez pas, jeune homme, poursuivait l'Indien en s'exaltant peu à peu, vous ne sauriez me comprendre, et cependant vous allez connaître les effets de cette découverte admirable que vous ignorez.

Maître de ce secret puissant, j'en devins jaloux comme un amant de sa maîtresse. J'étais seul lorsque je conquies de bien si précieux, je résolus de le conserver pour moi seul, et maître Eudes, mon compagnon, ne connut jamais ma découverte.

Dieu, en couronnant mes efforts, avait récompensé une action charitable autrefois accomplie par moi, car c'était une faible créature élevée par mes soins qui m'avait puissamment aidé, à son insu, à atteindre le but.

Cette créature était une jeune fille de quinze ans, belle comme les anges du ciel, miséricordieuse comme eux, et que j'avais recueillie neuf ans plus tôt en Hongrie, alors que je parcourais l'Europe à la recherche du fils du comte de Bernac.

Enfant perdue ou abandonnée, je l'avais rencontrée, nue et mourant de faim et de froid, sur ma route. Je l'emportai

dans mon manteau, résolu à accepter pour fille celle que le Seigneur plaçait ainsi sous ma protection.

Aldah, tel est le nom que je lui avais donné, avait grandi sous mes yeux, et chaque jour j'avais senti s'augmenter la dresse paternelle que je lui avais vouée.

En développant le corps par des soins matériels, de développer l'esprit et l'intelligence par l'étude et le raisonnement.

J'y parvins au-delà de mes vœux.

Aldah semblait ressentir également pour moi un amour tout filial.

Souvent j'avais été étonné de la surprendre en contemplation muette devant moi, paraissant absorbée dans une extase inexplicable.

Elle semblait presque toujours deviner mes pensées et lire dans mon esprit.

Je ne comprenais pas cette influence morale et puissante, lorsque la science m'en révéla le mystère.

Aldah, se prêtant à toutes mes volontés, appela d'elle-même l'expérience que je n'osais entreprendre sur cette nature délicate.

Rosie, m'armant de courage et d'énergie, je triomphai de mes hésitations et je déterminai bientôt, effrayé de mon œuvre, des spasmes d'abord, puis des attaques nerveuses auxquelles succédèrent la catalepsie et l'extase.

J'obtins l'insensibilité extérieure, l'isolement, et enfin le somnambulisme lucide !

La nuit où j'accomplis ces expériences, je crus devenir fou.

Aldah, réveillée, ne sentait aucun mal.

J'avais, je vous le répète, bien que vous ne puissiez me comprendre, j'avais triomphé des obstacles, j'avais atteint le but.

Maître Eudes n'avait jamais vu Aldah, maître Eudes ne la vit jamais, tant je craignais que lui aussi ne parvint à surprendre le secret de la science.

Je ne lui dis rien, et je sus me contraindre, bien que la joie du triomphe inondât mon âme.

Je continuai à travailler avec lui comme par le passé, pour ne lui donner aucun soupçon, lui cherchant toujours, moi ayant l'apparence de chercher.

Maître Eudes avait le travers de s'adonner à la magie, de croire aux sciences occultes, et cette croyance, ces doctrines erronées, l'éloignaient du but vers lequel je ne tentai nullement à le ramener.

Je ne voulais pas de rival, je voulais que mon secret fût ma propriété exclusive.

Ce maître Eudes dont je vous parle avait, je vous l'ai dit, les habitudes les plus singulières.

Il habitait, et il habite encore, une vieille maison située au centre de Paris, sur le rive droite de la Seine, près de l'hôtel de Soissons, et adossé à un couvent des Augustins, qui avait été dévasté et ruiné au commencement des guerres de la Ligue, ses propriétaires ayant pris parti pour le roi Henri III.

Jamais je n'avais visité le corps de logis bâti au fond de la cour de la maison, et dont la chronique populaire se plaisait à faire un séjour de démons.

Trop étonné moi-même pour attacher quelque importance à ces bruits absurdes, je ne m'en étais jamais préoccupé.

Un soir pendant que nous travaillions ensemble dans sa chambre maître Eudes, plus communicatif et plus confiant, par un motif que j'ignorais, me conduisit dans le mystérieux logis, me prévenant que je trouverais là un homme, un adepte p

déjà versé dans les sciences, et qui serait heureux de joindre ses travaux aux miens.

Seulement, il ajouta que cet homme, étant un personnage d'importance, et ayant les motifs les plus sérieux pour ne pas être connu, ne venait jamais où l'on que masqué soigneusement, et qu'il n'enlevait jamais son masque.

Peu m'importaient ces détails ! Je comprenais que le vieillard me cachait la vérité, mais la curiosité me poussait, et j'acceptai son offre.

Nous gagnâmes donc le logis mystérieux, et dans un laboratoire magnifique, je trouvai ce personnage masqué.

Plus tard, je fus conduit par maître Eudes dans deux autres laboratoires différents, et dans chacun de ces trois laboratoires, je retrouvai le même personnage masqué.

Je ne pouvais me tromper, c'était bien le même homme et cependant on eût dit que c'était à trois savants différents que j'avais affaire dans chacun de ces trois laboratoires.

Effectivement, dans le premier, je rencontrai un savant alchimiste poursuivant intrépidement la réussite du grand œuvre.

Dans le second, je trouvai un mécanicien doué de facultés extraordinaires.

Dans le troisième, enfin, un homme d'une intelligence si vaste qu'elle embrassait toutes les différentes branches des sciences connues de l'humanité.

Il paraissait, de préférence, s'adonner à la physique et se consacrait à l'étude du fluide électrique que les Grecs nous ont indiqué par leur expérience du frottement de l'ambre.

Ce chimiste, ce mécanicien, ce physicien, se nommait Reynolds.

Toujours, et hermétiquement masqué, ainsi que m'en avait prévenu maître Eudes, son visage était tellement bien caché qu'il me fut impossible de deviner ses traits.

Je compris promptement, au reste, la raison qui lui avait fait désirer ma présence. Mes longues et constantes études m'avaient rendu propre à lui donner des conseils dont il avait besoin.

A partir de ce moment, il fut convenu que tous les seconds samedis de chaque mois nous nous réunirions afin de travailler ensemble.

Les savants, pourvu qu'ils avancent dans la science, s'occupent peu ou point de ce que sont leurs compagnons de route, lorsque ceux-ci les aident à marcher en avant.

J'avais reconnu dans cet homme une intelligence supérieure et je me réjouissais du hasard qui m'avait conduit vers lui, sans chercher à pénétrer le mystère dont il voulait s'entourer.

Un soir cependant, par distraction plus encore que par curiosité, j'interrogeai Aldah endormie, sur le compte de ce personnage.

La jeune fille, ordinairement empressée à m'obéir, éprouva les difficultés les plus grandes à répondre.

Enfin, contrainte par ma volonté de plus en plus impérieuse :

— Cet homme, me dit-elle, est le fils de maître Eudes !

Son fils ! méritai-je surpris de cette révélation inattendue.

Je demandai ensuite à la somnambule, pourquoi il avait voulu travailler avec moi.

Elle me répondit que maître Eudes désirant faire de son fils un grand savant avait compris que moi seul pouvais lui donner les avis suprêmes ; puis elle manifesta tout à coup un trouble inexprimable et elle ajouta que je devais prendre garde à ma vie, qu'un danger me menaçait, qu'elle ne pouvait dire ni voir ce

danger, mais qu'il existait et qu'il provenait de cet homme masqué et du vieillard.

De plus en plus étonné, je pressai Aldah de me révéler pour quoi maître Eudes me cachait sa parenté avec mon compagnon de travail, quel était celui-là, et qu'était donc maître Eudes lui-même ?

Aldah ne put me répondre.

Je la pressai plus vivement de questions, je la torturai, je brisai ses forces et les miennes sans parvenir à la faire parler.

Effoie, haletante, épuisée, la pauvre enfant demanda grâce avec des cris déchirants.

Emporté par la fièvre de l'impatience et par le désir de connaître la vérité, je n'eus pas pitié d'elle.

— Je veux que tu répondes ! dis-je en chargeant de fluide cette tête qui se penchait sous le choc de ma volonté.

— Je ne puis, fit Aldah en se tordant.

— Pourquoi ?

— Je ne vois pas. Je puis voir !

— Et que faut-il, pour que tu voies ? continuai-je avec un redoublement de violence ?

— Il me faut être en communication directe avec ceux dont vous voulez que je connaisse les pensées.

— Il faudrait qu'il fussent ici, alors, près de toi ?

— Oui...

— N'y a-t-il donc pas d'autre moyen que tu connasses leur pensée sans que tu les voies ?

— Si... il en existe...

— Lesquels ?

— Donnez-moi quelque chose qui leur ait appartenu... qu'ils aient porté... ou mieux encore...

— Quoi ?

— Une boucle de cheveux...

— Une boucle de cheveux ?... fis-je avec étonnement.

— Oui.

— Une boucle de cheveux ? répétais-je sans croire à l'assurance que me donnait la somnambule. Quoi ! cela te suffirait pour connaître les pensées d'un homme auxquels ces cheveux auraient appartenu, pour me révéler sa condition, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il a fait ?

— Oui, si vous le commandez !

Je doutais encore : il me fallait des preuves pour me convaincre que la science pouvait aller si loin.

Tout à coup une pensée surgit dans mon esprit : je me rappelai les cheveux recueillis sur le sein de la comtesse mourante.

Aldah ignorait toute cette lugubre histoire, je savais que le comte de Bernac était en ce moment dans son château, je voulus tenter un essai.

J'allai quérir le médaillon, je l'ouvris, et je mis la boucle soyeuse entre les mains d'Aldah.

Puis, après l'avoir laissée reposer un temps suffisant, et qui me parut bien long, je commençai l'expérience.

Comme précédemment, Aldah hésita et sembla éprouver les plus grandes difficultés pour me répondre.

Enfin, le jour se fit dans son cerveau, et elle parla.

— Celui à qui appartenaient ces cheveux était bien jeune lorsqu'on les lui a coupés, dit-elle.

— Oui, répondis-je. Et maintenant ?

— Maintenant il est un homme.

— Le voyez-vous ?

— Parfaitement, bien qu'il soit loin d'ici...

—Il est en France, cependant ?

—Non !

—Il n'est pas en France ? m'écriai-je avec étonnement et crainte. Étonnement, car je savais le comte en Picardie ; crainte, car je commençais à douter de la lucidité de la somnambule, en la voyant se tromper.

—Il n'est pas en France ! répéta-t-elle d'une voix ferme.

—Où donc est-il, alors ?

—Oh ! bien loin ! bien loin !

—En Europe au moins ?

—Non plus !

—Mais où est-il ? Je veux que vous le sachiez !

Aldah parut réfléchir.

—La mer le sépare de nous, dit-elle enfin. Il est là-bas... là bas... dans les déserts de l'Orient...

—En Egypte ?

—Non.

—En Syrie ?

—Oui... Je crois que ce pays se nomme ainsi.

Je demeurai frappé de surprise. Jamais Aldah ne s'était trompée jusqu'alors dans son sommeil magnétique, et cependant elle devait faillir cette fois.

—Combien y a-t-il d'années que vous obteniez cette réponse ? demanda Marc.

—Trois ans, répondit l'Indien.

Le jeune homme réfléchit :

—Il y a trois ans, j'étais effectivement en Syrie, dit-il.

## XV

### L'ANNEAU

—Décidé à poursuivre l'expérience, continua le narrateur, jusqu'à ce qu'il me fût démontré que j'avais été le jouet d'un vain espoir en me fixant à la science, ou qu'Aldah me révélait un mystère nouveau, je l'interrogeai avec ardeur.

Ses réponses de plus en plus précises et claires, me jetèrent dans un monde de pensées confuses, et je ne savais plus si mon esprit, lui-même, avait perdu sa lucidité.

Elle entra dans les plus minutieux détails sur le personnage qu'elle voyait, disait-elle, en pleine lumière.

Elle me décrivit le pays où il se trouvait (celle qui n'avait jamais soupçonné la végétation des contrées orientales ni leur aspect particulier) avec la plus rigoureuse exactitude.

Elle le suivit dans le désert ; elle fit en paroles colorées le portrait de sa personne... Enfin les noms de Marc et d'Ismaël s'échappèrent de ses lèvres.

—Les noms que je porte ! s'écria le jeune homme.

—Vos noms, répondit l'Indien. Cette fois je fus ébranlé dans mes doutes.

Le fils du comte s'appelait Marc-Henri, et je savais que le premier nom lui avait été donné seul durant son enfance.

L'alternative la plus douloureuse torturait mon esprit.

Si Aldah disait vrai, le fils de Blancher, l'enfant sur lequel j'avais fait serment de veiller, errait sans amis, sans famille, au milieu des dangers et des privations.

Mais alors qui était-ce donc que celui que le parlement de Paris avait reconnu ?

Aldah ne put répondre à mes questions. Elle était à bout de force, et j'eusse été exposé à la tuer en continuant.

Je m'arrêtai, je la réveillai, en proie à l'émotion la plus vive.

Trois jours de suite, je renouvelai la même expérience, trois fois, j'obtins les mêmes réponses, avec des détails chaque jour plus précis.

Un fait, entre autres, m'avait singulièrement frappé, et ce fait, tout matériel, ne me permettait plus de douter de la véracité de la science.

En décrivant minutieusement l'homme qu'elle voyait dans les déserts de Syrie, en me traçant jusqu'à dans ses moindres détails et sans la plus légère hésitation le portrait de l'enfant du comte de Bernac, Aldah parla d'un signe que le véritable héritier du comte portait au bras gauche.

Ce signe, tracé à l'aide de la pointe d'un poignard, et rendu indélébile grâce à une composition chimique dont je me rappelle avoir jadis donné le secret à celui qui avait été mon meilleur ami, devait toujours, suivant les indications données par Aldah, être placé au bras gauche un peu au-dessus de la naissance du coude.

J'ignorais complètement cette particularité, et durant le procès, aucun des nombreux témoins n'en avait fait mention.

Voulant, à tout prix, éclaircir l'étrange mystère qui m'entourait, je partis en toute hâte pour Rouen, où, je vous l'ai dit, Giraud habitait en qualité d'archer de la prévôté de la province.

Je me fis reconnaître de l'ancien et fidèle valet du comte.

Giraud, lui dis je sans préambule, maintes fois vous avez tenu entre vos bras le fils du comte Henri. Vous jouiez avec l'enfant, que vous aimiez tendrement. N'avez-vous donc jamais remarqué sur sa personne quelque chose, un signe, une cicatrice qui lui fût particulière ?

—Un signe ?... une cicatrice ?... fit Giraud en répétant mes paroles.

Tout à coup il devint affreusement pâle et poussa un sourd gémissement.

—Oh ! misérable que je suis ! s'écria-t-il. La mémoire m'a fait défaut... Je n'ai pas dit cela durant le procès ?

—Quoi ! que n'avez-vous pas dit ? m'écriai-je à mon tour, en proie à une émotion aussi grande que celle qui animait l'archer.

—Je n'ai point parlé du signe que le jeune comte portait au bras... j'avais oublié cette remarque... Vos paroles réveillent mes souvenirs...

—Quel signe ? A quel bras ? fit je en saisissant les mains de Giraud.

—Au bras gauche, au-dessus du coude, une croix ! répondit-il.

Je poussai un cri : Aldah ne m'avait pas trompé, la science avait dit vrai : j'étais bien réellement maître d'un secret puissant et terrible !

Giraud, désolé, voulait revenir à Paris et faire une déposition nouvelle. Je l'en empêchai.

Sa déposition, jadis, avait été repoussée : la nouvelle devait l'être infailliblement.

Puis, lui seul connaissait l'existence de ce signe, lui seul pouvait affirmer par serment l'avoir constaté sur la personne du fils du comte, et le parlement eût rejeté cette preuve qu'il n'avait pas donnée en temps et lieu.

Moi-même je ne pouvais rien, puisque je ne savais rien que par l'entremise d'Aldah, dont le récit merveilleux eût été traité d'imposture, et je me fusse vu, sans aucun doute, accusé de sorcellerie.

Puis, le comte pouvait accuser à son tour Giraud de pour-

suites calomnieuses, et, grâce à la faveur dont il jouissait, faire condamner comme tel, le pauvre sch-r.

Graud comprit la portée de mes paroles, et il me promit de ne rien tenter, de garder le silence et d'attendre.

Eperdu, dévoré par l'inquiétude et le besoin d'acquiescer des preuves nouvelles de l'insuffisance de la science je quittai Rouen et m'élançai sur la route d'Amiens...

A mi-chemin, je rencontrai l'un des valets du jeune comte et j'appris que celui-ci était à Paris.

Je revins sur mes pas.

Le comte de Bernac me reçut avec cette froide amabilité qui lui était habituelle ; mais peu m'importait sa froideur, j'aurais même bravé ses dédains.

Le comte, invité par moi à se rendre dans ma demeure, sous prétexte de lui remettre un médaillon provenant de sa mère, et demeuré entre mes mains, le comte se vit contraint à se rendre à ma prière.

Il vint... J'avais résolu de tenter une épreuve avant de la mettre en communication avec Aldah.

Le médaillon enlevé par moi au cou de la comtesse était en or uni, sans aucun travail. Celui que je remis au comte était en or ciselé, entouré d'un cercle de diamants.

Il pouvait n'avoir gardé aucun souvenir de ce médaillon ; mais si ce souvenir existait, la différence entre celui que je lui présentais était trop grande, trop frappante pour qu'il pût s'y tromper.

Et ce pendant, à peine eut-il vu le bijou, qu'il le pressa sur ses lèvres avec une émotion extrême, déclarant qu'il le reconnaissait parfaitement, qu'il avait joué, enfant, avec ce médaillon, qui lui rappelait la meilleure et la plus tendre des mères, que ce bijou avait toujours été présent à sa mémoire, et il me remercia avec effusion en dehors de son caractère sec et froid.

Il mentait, j'en avais la preuve.

Aussitôt, je fis venir Aldah, que je lui présentai comme ma fille....

La beauté de la charmante enfant impressionna au plus haut degré le comte dont l'œil ardent jetait sur elle des regards embrasés.

Aldah savait le rôle qu'elle devait jouer dans cette scène.

Tout en répondant aux discours du comte, elle attachait obstinément ses beaux yeux sur un anneau que le jeune homme portait au doigt.

Celui-ci remarqua le regard, et, faisant glisser la bague, il la présenta à la jeune fille pour qu'elle pût l'examiner ainsi qu'elle semblait en manifester le désir.

Aldah s'extasia outre mesure sur le joyau, et avec la grâce d'un enfant gâté, elle le passa à son doigt, en regarda l'effet, et le rendit ensuite au comte en étouffant à demi un soupir de regret et de conviction.

M. de Bernac s'écria qu'il ne saurait reprendre ce qui paraissait si bien convenir à une aussi jolie main, et me demanda gracieusement la permission d'offrir à ma fille ce gage de l'amitié qui avait existé entre nos deux familles, et qu'il désirait ardemment voir se resserrer encore.

Je remerciai le comte et je permis à Aldah d'accepter.

Le jeune homme prit congé de nous alors, jurant que peu de jours se passeraient sans qu'il vint présenter ses adorations à la fille du vieil ami de son père.

À peine fut-il parti que, me tournant vers Aldah, je commandai le souvenir.

La romanesque fut bientôt prête à me répondre,

Grâce à l'anneau du comte, elle allait enfin me révéler la vérité...

Cette vérité fut horrible, effrayante. Cet homme, qui sortait de chez moi, cet homme, reconnu pour le fils du comte et de Blancha, cet homme, qui portait un noble nom, qui jouissait de la considération et de l'estime de tous, cet homme était un infâme... un bandit de la plus odieuse espèce.

Tout à coup, Aldah rougit et se mit à trembler.

Je l'interrogeai vivement.

— Il m'aime, dit-elle d'une voix déchirante. Il m'aime, et cet amour m'épouvante ! Vous m'avez jetés sur une voie de douleur, en me mettant en présence de cet homme !

À mes questions nouvelles, elle répondit que celui qui se nommait le comte de Bernac était l'homme avec lequel je travaillais chez maître Eudes, celui-là même qu'elle affirmait être le fils du vieux savant !

Je demeurai foudroyé ! La science pouvait-elle réellement aller aussi loin, et n'étais-je pas positivement trompé par ma propre confiance ?

Tous les doutes qu'avait levés quelques jours auparavant ma conversation avec Graud revinrent en foule assaillir mon esprit. Je croyais et je ne croyais pas. J'avais foi et je constatais ma croyance... mon cerveau subissait toutes les angoisses d'une effrayante et pénible torture.

Que devais-je croire ? Que devais-je faire ? Je ne savais que résoudre.

Aldah, ces renseignements donnés, n'avait pu m'en fournir d'autres, mais ceux que j'étais parvenu à arracher à son sommeil magnétique étaient assez précieux... s'ils étaient vrais.

J'eus d'abord la pensée d'approfondir le mystère dont s'entourait maître Eudes, mais je réfléchis aux difficultés que j'avais à vaincre, au temps qu'il me faudrait perdre pour connaître ses secrets sans livrer les miens, car j'étais convaincu que cette alliance du faux comte de Bernac et du vieillard devait cacher un abîme de trahison et de perfidies...

Puis, je me dis, qu'avant d'entrer dans cette voie périlleuse, il me fallait me prouver incontestablement à moi-même, que la science n'était pas vaine et qu'Aldah ne me trompait pas.

Enfin, si je connaissais la vérité, le fils du comte Henri souffrait loin de moi, et mon premier devoir, avant de tenter de démasquer un fourbe, contre lequel je me trouvais d'ailleurs sans preuve matérielle, était de venir au secours de l'enfant perdu dans les déserts de l'Asie, et de constater clairement sa personnalité.

Sans reculer devant les dangers ni devant les fatigues, je quittai la France, je quittai l'Europe...

Durant près de trois années, je parcourus vainement les solitudes immenses de la Syrie, de la Palestine, de l'Arabie, de l'Égypte, cherchant ça et là des indices, ne rencontrant rien qui pût me guider.

Désespéré encore comme je l'avais été jadis lors de mes premières recherches, j'étais résolu à retourner en Europe, convaincu que celui que je poursuivais était mort ou que la science en laquelle j'avais eu une foi absolue, était vaine et menongère.

J'étais dans le sud de l'Égypte : le désert de Barca s'ouvrait devant moi, aboutissant à la mer. J'espérais trouver à Tripoli un navire pour gagner la Sicile ou l'Italie, je me mis en route...

Il y avait douze journées que je marchais sans m'être trouvé face à face avec une créature humaine...

Dieu vous a conduits vers moi... l'espoir est rentré dans

mon âme en en chassant la douleur... J'ai oublié les fatigues et les dangers ; que Dieu soit béni !...

En achevant ces mots l'Indien leva les yeux vers le ciel, puis il s'inclina profondément.

Maro l'écoutait encore qu'il ne parlait plus.

—Maintenant, reprit brusquement l'inconnu, maintenant, comte de Bernao, vous connaissez le nom qui désormais doit être le vôtre, vous n'ignorez rien du sort de votre famille.

Il existe un homme qui a assassiné lâchement votre père et votre mère, il en existe un autre qui s'approprie ce titre et ce nom légués par vos ancêtres et qui, peut-être à cette heure, les a souillés tous deux par ses infâmes instincts...

Répondez, comte de Bernao ! que ferez-vous ?

Maro bondit et se dressa comme un jeune lion longtemps enchaîné, et qui voit d'un seul coup briser les liens qui le retenaient captif.

—Ce que je ferai ? s'écria-t-il en frémissant de tout son être. Ce que je ferai ? je vais vous le dire : devant Dieu qui nous entend, en face de cette solitude immense qui nous entoure, en présence de celui qui fut l'ami de mon père, je jure de laver dans le sang du coupable ce nom et ce titre, avant de les reprendre tous deux ; je jure de poursuivre en tous lieux et en tous temps l'assassin de mes parents, et d'immoler sans miséricorde lui et sa descendance directe ou indirecte.

Je jure de consacrer ma vie, mes forces, mon intelligence, mon cœur, mon esprit et mon bras à accomplir ces serments, de ne franchir le seuil du château de mes ancêtres, de ne m'agenouiller devant la tombe de mes pères qu'après leur avoir prouvé que leur sang coule bien dans mes veines !

L'Indien avait écouté les expressions de ce serment terrible dans un religieux silence.

—Bien ! fit-elle d'une voix lente. Je reconnais dans ces paroles le caractère du comte Henri, comme j'ai reconnu tout d'abord dans vos traits ceux de Blanche, votre malheureuse mère.

Ce serment que vous faites, je le reçois et je suis garant que vous le tiendrez.

Mais de graves, de pénibles difficultés vous restent à vaincre. Il faut non-seulement venir en France, vous habituer, vous qui avez vécu jusqu'à ce jour en Orient, aux mœurs et aux usages des pays civilisés...

Votre ennemi est puissant ; sa position est formidable. La justice qui se déclare inflexible, l'a reconnu pour le descendant légitime du comte de Bernao, et le parlement de Paris ne cassera pas sans opposition redoutables un jugement rendu par lui...

Les preuves matérielles nous manquent. Ce signe que vous portez au bras n'avait été indiqué que par Giraud seul, et le parlement a rejeté son témoignage. L'avenir est hérissé d'obstacles qui vous séparent du but à atteindre...

—Ces obstacles, interrompit Maro d'une voix vibrante, je les surmonterai ; ce but, je l'atteindrai !

—Pour moi, continua l'Indien, Giraud seul a dit vrai. Ce nom qu'il a entendu sortir des lèvres de la comtesse a dû être prononcé par elle.

Oui, La Chesnaye doit être l'auteur des crimes commis dans la nuit du 14 mars, comme il avait été l'auteur de l'infâme attentat dont votre mère, alors jeune fille, avait été victime.

Celui qui porte en ce moment le nom qui vous appartient, celui qu'Aldah m'a dévoilé comme étant le fils de maître Eudes, a rejeté sur un autre toute la participation du crime que j'attribue à La Chesnaye ?

Pourquoi ?... Dans quel but ? Existe-t-il entre eux quelque lien mystérieux ?

Mon départ précipité de Paris m'a empêché d'approfondir toutes ces choses... Lors même que j'y fusse demeuré, eussé-je pu parvenir à éclairer ce dédale d'infâmies ? Dieu seul le sait !... La science humaine a des bornes qu'elle ne saurait franchir...

Grâce à la boucle de cheveux vous ayant appartenu, grâce à l'anneau enlevé par ruse à votre ennemi, j'ai pu obtenir d'Aldah quelques précieuses indications, mais de quels poids ces indications seront-elles devant une société ignorante qui m'accusera de sorcellerie ? D'ailleurs Aldah n'a pu m'en dire plus que vous en savez maintenant.

—Oh ! dit Maro avec l'accent d'une conviction profonde, comment croire que Dieu ait daigné me préserver jusqu'ici de tous périls au milieu de ma vie aventureuse ? comment croire que sa main nous ait conduits l'un vers l'autre, et supposer qu'il m'abandonne au moment où je marche vers le but ? Douter serait un blasphème !

—Attendre avec patience, espérer avec foi, agir avec opportunité, sont les trois grands points de la sagesse humaine ! dit l'Indien d'une voix grave et sentencieuse.

Attendons donc, espérons toujours, et, le temps venu, agissons avec force et résolution.

En achevant ces mots, l'Indien s'enveloppa dans son bur-nous, s'étendit sur la terre, et, s'abandonnant à ses pensées intérieures, il parut désireux soit de prendre un repos que les fatigues des journées précédentes avaient rendu nécessaire, soit de demeurer avec lui-même, absorbé dans ses rêveries.

Maro respecta le silence de son interlocuteur, mais l'émotion à laquelle était en proie le jeune homme le contraignait à une activité fiévreuse.

Parcourant en tous sens l'oasis toujours entourée de son cercle de feu, ravivant un bucher, en allumant un autre, s'arrêtant parfois, reprenant sa marche sans se rendre compte de ses actions, il ne pouvait parvenir à combattre l'agitation qui faisait se ruer dans ses artères le sang qui affluait dans sa poitrine.

Il réfléchissait sur ce qu'il venait d'entendre, il se répétait mentalement chacune des paroles prononcées par l'Indien.

Souvent une joie folle étincelait dans ses regards et animait sa physionomie mobile.

Parfois à cette expression joyeuse succédait un découragement profond.

—Si cet homme me trompait ? disait-il, et sa main enserrait convulsivement le manche du poignard passé à sa ceinture.

S'il se trompait lui-même ?... s'il était fou... ajoutait-il en frissonnant des pieds à la tête.

Que signifient cette Aldah, cette science étrange, ce somnambulisme, ce magnétisme, cette boucle de cheveux, cet anneau ?... Puis je croirai à toutes ces choses ?

Oh ! cet homme est fou, et me fier à lui, à ses paroles, serait me déclarer plus insensé encore !...

Et Maro, le front sombre et penché, secouait tristement la tête ; mais après quelques minutes d'un doute navrant, revenaient les rêves d'espérance.

—Et cependant, reprenait-il, cette histoire qu'il m'a racontée est véritable ! A mesure qu'il parlait, je sentais se déchirer le voile qui enveloppait une partie de mon cerveau... la mémoire me revenait.

Oui... je vois à cette heure ce château entouré de verdure et adossé au précipice... Une femme me portait dans ses bras... cette femme était belle... Blanche !... Blanche !... répétait-il en

paraissent chercher, c'était le nom que lui donnait un homme jeune encore et toujours richement vêtu... Cet homme était mon père...

Le comte de Bernac... le comte de Bernac, disait-il encore en écoutant le son que ce nom formulé faisait vibrer à ses oreilles. Oh !... ce titre a été souvent prononcé devant moi !...

Bernac ! Bernac ! Amiens ! Giraud !... oh ! mes souvenirs d'enfance !... il me reviennent en foule !...

Et le jeune homme marchait à grands pas, comme pour aider au mouvement de ses pensées.

— Cette scène épouvantable... j'y ai assisté... oui ! continua-t-il, elle est là... devant moi... je prie, je pleure, sans comprendre toute l'étendue du malheur qui frappeait ma famille.

Ce précipice... je le vois béant... je me sens suspendu au-dessus de son gouffre...

Oh !... ces blessures, qui m'ont fracturé le crâne et qui ont jusqu'ici détruit ma mémoire... il me semble en ressentir la douleur et me voir inondé de sang !...

Tandis que Maro s'agitait ainsi sans pouvoir retrouver le calme, l'Indien, immobile, paraissait écouter, enveloppé dans ses amples vêtements.

Maro jeta sur lui un long regard.

— Peut-être est-il fou, murmura-t-il, mais évidemment la Providence a ménagé vers moi, si je ne dois pas chercher à nier ses décrets. Dieu se sert souvent de moyens que ne peut comprendre notre pauvre intelligence humaine !... D'ailleurs, qu'ai-je à redouter en suivant cet homme ?... Mon bras est fort, ma main est ferme et mon œil assuré.

Qu'ai-je à risquer, moi, pauvre malheureux habitant du désert ?...

C'est dit !... je le suivrai.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

## VARIÉTÉS

Un petit garçon a répondu au gros mot à son père qui le poursuivait pour lui administrer une taloche.

L'enfant se réfugia sur l'escalier et brusquement, à la quatrième marche, se retourne, et avec beaucoup de calme :

— Arrête-toi, p'tit père !

— Hein ?...

— Arrête-toi ; au quatrième degré y a plus de parenté.

\* \* \*

On a de l'esprit à Paris, dans toutes choses, à preuve le dialogue suivant :

— Marie, dit Madame à la bonne, vous irez chez le boulanger prendre des cendres. C'est pour couvrir les méfaits du chat, vous savez ?

— Oui, madame.

— Et vous aurez soin de les choisir meilleures que la dernière fois, où c'était tout charbon.

— Ah ! madame, s'écria la bonne sçavée, je ne puis pas cependant vous apporter pour ça les cendres de Napoléon 1<sup>er</sup> !

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

**PREMIÈRE SÉRIE**—Le Roi des Voleurs; Le Trésor de Strongrey; Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Intendant; Le Duc de Kandos; Les Deux Duchesses; Les Forçats de l'Amour; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, variétés, etc., etc.

**DEUXIÈME SÉRIE**—Les Aventures du Capitaine Vatan; La Dame de Pique; La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duc de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent

Les prix que coûtent actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûtent encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>., ÉDITEURS,  
Boîte 1936 475 Rue Craig, Montréal